



KIM Tak-hwan
LES ROMANS
MEURTRIERS

Roman policier traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

KIM Tak-hwan

LES ROMANS MEURTRIERS

Roman policier traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE LA FONDATION DAESAN



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

Ouvrage traduit et publié avec le concours de la fondation Daesan.

La traduction a bénéficié du soutien du Centre National du Livre.

La version française de ce livre a fait, en accord avec l'auteur, l'objet d'un travail éditorial et diffère donc sur certains passages de l'original.

Titre original : *Banggakbon Sarinn Sakoen*

© 2003 by Kim Tak-hwan

Tous droits réservés

Publié en 2003 par Minumsa Publishing Corp., Corée

© 2010, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Roland et Sabrina MICHAUD / RAPHO

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0176-0

NOTE HISTORIQUE

Le roman que vous allez lire se déroule durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous le règne de Jeongjo (1776-1800), 22^e roi de la dynastie Yi, l'une des périodes les plus prospères de l'histoire de la Corée. C'est la « Renaissance de Joseon », époque où le commerce fleurit, où de jeunes lettrés adeptes des sciences pratiques venues de Chine rêvent de rénover leur pays, où le roi fonde une bibliothèque afin d'y conserver les manuscrits royaux et les archives dynastiques, et met en place des réformes politiques et culturelles. Un grand nombre d'érudits réputés préconisent alors, dans leurs écrits progressistes, des réformes de l'agriculture et de l'industrie, mais très rares sont leurs principes qui finiront par être adoptés par le gouvernement. C'est aussi la période où la production littéraire passe du stade de la copie manuelle à la fabrication en masse par xylographie et où les romans deviennent accessibles au plus grand nombre. Mais le roi Jeongjo et son gouvernement les considèrent comme des écrits sans valeur et interdisent leur circulation. Aussi l'acte de se procurer un roman et de le lire est-il à l'époque un délit, ce qui ne réfrène en rien la curiosité et l'avidité des lecteurs.

Pour apprécier pleinement l'arrière-plan politique, qui joue un grand rôle dans l'intrigue policière, il faut remonter au XVI^e siècle. A cette époque-là éclate un conflit au sein du gouvernement. Deux factions se disputent le poste de chef du Bureau des nominations du ministère des Fonctionnaires : le parti de l'Est et le parti de l'Ouest, appelés ainsi parce que leurs chefs résidaient à l'est et à l'ouest de la capitale. Au fil du temps, ces factions se divisèrent en multiples coterie pour des raisons de rivalités personnelles et de luttes de pouvoir : parti du Nord, parti du Sud, partisans de l'Ancienne doctrine, etc.

Sous le règne du roi Jeongjo, le parti du Sud et l'Ancienne doctrine s'opposent sur la question de l'autorité royale. Le premier préconise le retour à un pouvoir monarchique absolu ; la seconde prône le pouvoir de l'aristocratie terrienne et accepte avec réticence la politique générale du roi Jeongjo. Le parti du Sud soutient le roi qui considérait comme injuste l'exécution de son père, le prince héritier Sado. L'Ancienne doctrine la trouvait justifiée.

A cause de ces conflits récurrents et de la corruption qu'ils entraînaient, le roi Jeongjo mit en place une politique impartiale dans la nomination des fonctionnaires. Désormais les fonctionnaires étaient nommés selon leurs compétences et leur utilité pour la politique que le roi voulait mener, et ce indépendamment de leurs origines et de leur appartenance à telle ou telle faction. Du moins en théorie...

PERSONNAGES

Yi Myeong-bang (Cheong-jeon) – fonctionnaire de la Haute Cour de Justice.

Cheong Un-mong – le romancier le plus populaire de l'époque (seconde moitié du XVIII^e siècle).

Cheong Un-byeong – frère cadet du romancier.

Cheong Miryeong – sœur cadette du romancier, dont Yi Myeong-bang tombe amoureux.

L'Ecole de Baektap – groupe de lettrés adeptes de la science du réel :

– Kim Jin (Hwakwang) – lettré passionné d'horticulture. Ami de Yi Myeong-bang qu'il assiste dans ses enquêtes.

– Bak Ji-won (Yeonam) (1737-1805) – grand écrivain de la seconde moitié de la période de Joseon.

– Hong Dae-yong (Dam-heon) (1731-1783) – astronome réputé.

– Bak Je-ga (Chojeong) (1750-1805) – grand lettré de l'époque.

– Yi Deok-mu (Hyeong-am) (1741-1793) – savant.

– Yu Deuk-gong (Yeong-jae) (1749-1807) – lettré.

– Kim Hongdo (Danwon) (1745-1806) – l'un des plus grands peintres de Joseon.

– Baek Dong-su (Yanoi) (1743-1816) – noble guerrier du XVIII^e siècle. Enseigne les techniques martiales à Yi Myeong-bang. C'est lui qui introduit son élève auprès de l'École de Baektap.

Le roi Jeongjo (1752-1800) – vingt-deuxième roi de Joseon. Il régna de 1776 à 1800.

Chae Je-gong (Beonam) (1720-1799) – lettré et homme politique très influent à la cour.

Hong Guk-yeong (Deokno) (1748-1781) – fonctionnaire, chef du secrétariat du roi et de la garde royale. Il fut l'homme politique le plus puissant sous le règne du roi Jeongjo.

Pak Heon – fonctionnaire de la Haute Cour de Justice, supérieur de Yi Myeong-bang.

Choi Nam-seo – supérieur de Pak Heon à la Haute Cour de Justice.

Les personnages dont les noms sont suivis de dates sont historiques, les autres sont fictifs. Les noms entre parenthèses sont leurs noms de plume. Pour des raisons de simplicité envers les lecteurs francophones, nous utiliserons les noms de plume chaque fois que possible (*NdT*).

KIM JIN

Cela fait déjà cinq ans que mon ami Kim Jin est parti en voyage pour visiter Shan Hai Guan, Pékin et Annam, puis Okinawa et les îles Ryukyu. Kim Jin est un homme malin et débrouillard. Je ne pense donc pas qu'il lui soit arrivé quelque chose de fâcheux au cours de son périple. Fasciné comme il l'est par les populations locales qu'il rencontre, de même que par les paysages, les livres et les fleurs, il a dû s'arrêter au moins une quinzaine de jours, sinon plusieurs mois, dans chaque endroit visité, j'en suis pratiquement certain. Sur le chemin du retour, comme prévu, il passera par l'île de Jeju, puis ira faire un tour à Nokudang avant de regagner son bureau ici, dans le quartier du pont Sogwangtong.

Les ennuis, c'est plutôt moi qui les ai. Depuis mes soucis oculaires de l'hiver dernier, j'ai de plus en plus souvent les yeux larmoyants et injectés de sang.

Il y a plus de trente ans, Chojeong m'a rapporté une paire de lunettes de son voyage à Pékin. Il l'avait achetée à Yurichang, le quartier culturel de la capitale chinoise. Malgré ces bécicles que j'entretiens avec soin, le mont Bukak me paraît toujours aussi flou. Quant aux romans imprimés en grandes quantités, je

suis incapable de les déchiffrer, surtout lorsque les caractères en sont minuscules ou de travers. Toutefois, mes finances ne me permettent pas d'avoir recours aux services d'un lecteur chaque fois que paraît un nouvel ouvrage.

J'écris à l'aide d'un grand pinceau. A cause de mes mains tremblantes, il me faut une demi-journée pour remplir une page à peine de petit format. Je n'avance pas vite, et je sens que j'aurai perdu la vue avant la fin de l'année. Bien sûr, si je demandais à ma fille de me prêter sa main, il me suffirait de dicter. De cette façon, je serais à même d'évoquer mes souvenirs de jeunesse à une allure plus rapide. Cependant, le fait d'articuler ses pensées à haute voix n'est en rien comparable à celui de les calligraphier avec soin. Réfléchir longuement au choix de chaque mot, le coucher sur le papier, lutter sans cesse contre l'oubli, c'est ainsi que l'on écrit un roman. On comprend alors pourquoi, même par un beau jour de printemps quand fleurissent les rhododendrons, un romancier s'enferme dans sa chambre et l'emplit de l'odeur de l'encre de Chine.

Mon nom est Yi Myeong-bang, du clan de Jeonju. J'ai choisi comme nom de plume Cheong-jeon. Je descends du grand amiral Euimin, de cinq générations mon aîné, rendu célèbre par ses exploits lors des invasions japonaises de 1592 et 1597. Si j'ai babillé mes premiers mots en imitant le sanglot de la flèche qui s'envole vers l'ennemi et si j'ai fait mes premiers pas au milieu des archers, c'est parce que le sang de Euimin coule dans mes veines. L'arc puissant accroché au mur blanc en face de moi garde encore l'empreinte noircie des mains de mon vénérable ancêtre.

A l'âge de vingt ans, j'ai été reçu troisième au concours du *Byeolsi*, l'examen réservé aux fonctionnaires militaires. Après avoir rempli les fonctions d'un *dosa* – poste subalterne de neuvième rang de l'Euikeumbu, la Haute Cour de Justice de Joseon –, j'ai eu l'occasion de travailler pendant environ un an à Kyeongheungbu dans la province de Hamkyeong. Il y a deux cents ans, le vénérable Euimin, à l'époque mandarin de cette ville, captura une centaine de barbares au cours de l'invasion d'une tribu venue de l'est de la Mandchourie. La population de Kyeongheungbu n'a jamais oublié cet exploit. C'est d'ailleurs un fonctionnaire subalterne de la ville qui m'a offert la vieille armure en peau de sanglier et daim brun pendue sous l'arc, qui avait appartenu à mon aïeul. La déchirure sur le côté gauche de la cuirasse me donne à penser que la douleur au dos qui fit souffrir le vénérable Euimin toute sa vie devait provenir d'une blessure reçue à la bataille de Kyeongheungbu. Je mesure déjà une tête de plus qu'un homme de taille normale, pourtant, après avoir essayé son armure, je me rends compte que mon ancêtre me dépassait d'au moins autant. Ses hauts faits ne sont pas moins glorieux que ceux des amiraux Yi Sunsin ou Won Kyun, héros nationaux de premier ordre parmi les sujets ayant mérité de la patrie. Aussi, je déplore que son nom n'apparaisse qu'en deuxième rang.

Toutefois mes regrets ne s'arrêtent pas là. On dit que notre pays a connu la période la plus paisible et la plus florissante de son histoire sous le règne des grands souverains Yeongjo et Jeongjo. Mais plus la lumière est vive et éclatante, plus l'obscurité est profonde et totale. En effet, cette période n'a pas engendré que des

lumières, elle a fait naître d'amères déceptions chez les lettrés et les nobles guerriers qui se réunissaient régulièrement sous la pagode blanche de Baektap. A mesure que je me remémore ma jeunesse aux côtés de Kim Jin me reviennent des souvenirs précis des gens d'esprit rencontrés à cette époque.

Je souligne ici que mon ami Kim Jin, compagnon de mes années de pauvreté, a approuvé tacitement mon projet de roman. Depuis l'enfance, j'adore lire les romans qui circulent parmi les gens du peuple, et mon vœu le plus cher était d'écrire. Je n'ai pas l'intention de devenir un romancier vivant de sa plume, mais je désire léguer aux générations futures les souvenirs nostalgiques qui m'habitent, car il serait triste de les laisser tomber dans l'oubli.

J'ai choisi de prendre comme personnage principal Kim Jin, un amoureux des fleurs auxquelles il a consacré une grande partie de sa vie. Si Kim Jin lit un jour ce manuscrit, je pense qu'il n'en prendra pas ombrage. Car ce que je fais n'a pas pour but de gagner de l'argent ni de léguer mon nom à la postérité. Je désire simplement transmettre aux générations futures – aussi naturellement que l'eau qui descend dans la vallée lors de la fonte des neiges – la droiture et la probité des savants et des nobles guerriers de l'Ecole de Baektap qui se sont tant préoccupés de l'avenir de leur pays.

Dès l'instant où j'ai résolu d'écrire un roman sur un homme dont la beauté et le talent attiraient tous les regards, j'ai perdu le sommeil. Cela fait maintenant dix jours que je ne dors plus. Un flot de sensations assoupies en moi m'assaillent le cœur, m'éblouissent comme autant de diamants. Et une multitude de souvenirs se pressent dans mon esprit. Dès ma première rencontre avec Kim Jin, j'avais

décidé d'en faire le héros de mon futur roman. Ce récit racontera également mon premier chagrin d'amour. Si je ne réussis pas à évoquer à cœur ouvert cet épisode secret de ma vie, je serai à jamais incapable d'écrire une seule ligne avec franchise. Ma fille me lancera sûrement un regard noir au nom de sa mère déjà partie pour l'au-delà, mais qu'y puis-je ? Elle ne tardera pas à comprendre à son tour que le temps passe comme un éclair, emporté par des vents violents. Pour commencer, elle m'en voudra, mais un jour elle me gratifiera d'un sourire plein de tendresse.

Lecteur, tu ne sais pas la crainte et la fièvre qui m'habitent. Ce serait une insulte que de vouloir restituer la personnalité de mon ami Kim Jin en quelques lignes seulement. Entre les quatre murs de son bureau obscur, il a rédigé à lui seul un corpus de mille volumes sur la doctrine de la science du réel¹ semée par les maîtres Yeonam et Dam-heon puis cultivée par mes aînés, Hyeong-am et Chojeong. Aujourd'hui, les grands enseignements de la science du réel tombent progressivement dans l'oubli. La rigueur de cette théorie, le courage et la force de caractère de ses fondateurs quittent les mémoires, emportés par les rapides du temps. Les grandes répressions de 1801 – l'année du Coq où furent opprimés et martyrisés les chrétiens, le parti du Sud ainsi que les bâtards envers lesquels le roi Jeongjo s'était montré trop indulgent – ont sonné le glas des débats autour du savoir du nord². Ne restent

1. La science du réel, opposée à la tradition confucéenne, recommande, entre autres, des améliorations dans les domaines agricole et industriel, ainsi que des réformes radicales dans la répartition des terres.

2. Le savoir venu de Chine qui rejoint la science du réel. Les chrétiens y étaient favorables.

dans Joseon que la misère, la maladie, les plaintes et les larmes.

Kim Jin ne m'a pas encore révélé où il conservait ses écrits, mais je garde espoir que le moment viendra où ses œuvres complètes verront enfin le jour. Alors, les fleurs blanches de la pagode de Baektap s'épanouiront de même. Kim Jin réfléchit peut-être au moment opportun. A son retour de voyage, il en décidera.

Mon roman est semblable à l'imperceptible brise qui précède la tempête. Je dirai tout d'abord qui est Kim Jin afin de dissiper les malentendus et les jalousies injustifiées qui l'entourent. Quel genre d'homme est-il, en effet ? Un homme à l'esprit aussi vaste que le ciel et aussi impérieux que la rivière, un homme aussi vif que le vent, aussi brillant que l'étoile du Berger. Il connaît à fond les doctrines de Confucius et de Mencius, tout autant que la pensée de Lao Tseu. Il n'ignore rien non plus de la compassion de Shakyamuni. Plus j'avance dans mon récit, dont j'ai déjà déchiré plusieurs fois le manuscrit, plus j'ai l'impression de méconnaître mon ami.

Heureusement, maître Chojeong a déjà écrit sur Kim Jin, ce qui m'a facilité quelque peu la tâche. Voici ce qu'il écrivait au cours de l'été 1785 – année du Serpent – en introduction au *Livre des cent fleurs* :

« Celui qui n'a pas de manie est un être falot. Le mot *manie* signifie *goût excessif, déraisonnable*. Malgré son caractère maladif, seul celui qui en est la proie est en mesure de maîtriser un art ou d'inventer un univers nouveau.

Kim se rend souvent dans son jardin, impatient d'admirer les fleurs, et toute la journée demeure immobile à les contempler. Allongé dans les parterres,

il ne bouge pas d'un pouce, ni ne prononce une parole lorsque viennent des visiteurs. En le voyant agir ainsi, nombreux sont ceux qui le montrent du doigt et le traitent d'idiot ou de fou. Mais les rires moqueurs s'étouffent vite, ne laissant derrière eux qu'un écho éteint.

Pour Kim, toute chose en ce monde est un maître. Il possède un remarquable don artistique : c'est lui qui a illustré le *Livre des cent fleurs*, ouvrage incomparable dans lequel sont représentées les fleurs de toutes les saisons, jusque dans leurs moindres détails. Grâce à cet ouvrage, Kim méritera le titre de savant éminent ayant contribué à la connaissance du monde floral et deviendra une figure symbolique du Royaume des fleurs. Grâce à sa manie, il a réalisé un véritable exploit.

Evidemment, les peureux et les paresseux qui n'accomplissent jamais rien de grand peuvent toujours se vanter de ne pas avoir de manie ; ils n'en seront pas moins fort impressionnés en voyant ces illustrations. »

L'ÉCARTÈLEMENT

Dès l'aube, des nuages noirs s'assemblèrent pour finalement se déverser en une pluie mêlée de grêle. Alors, les bœufs poussèrent de longs meuglements tout en donnant des coups de sabots de leurs pattes arrière. Inclinant la tête vers le sol, ils firent glisser sur leur dos les nattes de paille qui les recouvraient. Des mottes de terre jaillirent sous leurs sabots. Instinctivement, les badauds reculèrent de quelques pas. On entendait de loin en loin croasser les corbeaux entre les multiples bannières colorées des trente-deux directions qui claquaient au vent. Les soldats, revêtus du manteau sans manches de leur uniforme, tenaient leurs longues lances à la main. Tournant le dos au lieu de l'exécution, ils surveillaient la foule d'un regard menaçant. Des pétitions réclamant la grâce de Cheong Un-mong, accompagnées d'une satire critiquant Sa Majesté le roi Jeongjo, étaient placardées sur chacune des quatre petites portes de la capitale – la porte Hyehwa à l'est, la porte Soui à l'ouest, la porte Kwanghui au sud et la porte Changui au nord-ouest.

La foule déferlait, toujours plus nombreuse, dans le quartier du marché près de la Porte Neuve (l'actuelle Grande Porte Ouest) où les boutiques avaient

déjà fermé leurs volets. Jamais on n'avait vu une telle multitude agglutinée devant cette porte, pas même lorsqu'un émissaire chinois faisait son entrée dans la ville après avoir passé la nuit à Mohwagwan, la résidence des émissaires chinois située à l'extérieur de la Porte Neuve. Ce quartier d'Unjongga – dont le nom signifie « rue très fréquentée » – ne s'appelait pas ainsi pour rien. On y trouvait non seulement des nobles en redingote et *gat*¹, mais aussi des commerçants avec leur chapeau en bambou posé de travers sur la tête, des moines mendiants aux chapeaux à larges bords renversés sur la nuque et des cordonniers aux bras nus. On y voyait même des femmes de haute naissance – encore qu'en petit nombre –, le visage dissimulé dans les plis de leur cape, accompagnées de leurs servantes. La pluie tombait à grosses gouttes, sans pour autant faire fuir la foule.

Les badauds n'étaient pas les seuls à être descendus dans la rue. Des fonctionnaires de la police et de la Haute Cour s'y tenaient également, ceux-là sur le qui-vive.

Les regards des curieux étaient aussi variés que la couleur de leurs vêtements. Il y avait parmi eux des yeux chargés d'une profonde affliction, des yeux inondés de larmes de pitié, des yeux empreints de tristesse, fixés dans le vide. Et c'étaient surtout ceux-là qu'il fallait guetter, car afficher sa pitié ou sa sympathie envers le condamné était un acte répréhensible qui méritait le bâton. Mais, malgré l'attitude menaçante des soldats, l'intensité de ces regards ne faiblissait pas. Au contraire, leur expression se répandait

1. *Gat* : chapeau tissé en crins de cheval, généralement porté par les nobles.

comme une brume. Ils étaient encore peu nombreux, mais ils attiraient inexorablement l'attention du reste de la foule. Pour quelle raison ces gens-là se sentaient-ils aussi accablés que s'ils avaient dû quitter leur ami le plus cher ? Pourquoi pleuraient-ils comme s'ils avaient perdu leur bien-aimée ?

Le transfert du condamné de la prison au quartier du marché de la Porte Neuve prenait beaucoup de temps. Les officiers de la Haute Cour, leur longue lance à la main, marchaient sur deux files autour de la charrette, impuissants malgré tout à protéger le prisonnier des projectiles de toutes sortes – pierres, morceaux de fer, petites flèches en bambou – qui volaient dans sa direction. Leurs tricornes leur tombaient de la tête ; la boue éclaboussait leur *banbi* noir quadrillé de blanc. Certains officiers irascibles étaient prêts à se jeter sur la foule. Je leur ordonnai de rester dans les rangs. Il importait avant tout de conduire sans incident le condamné sur le lieu de son supplice afin de lui faire subir sa peine.

Imitant Kang Eun-kyu, interprète officiel demeurant à Pildong, plusieurs badauds s'étaient couchés en travers du chemin. Ils ne pouvaient laisser passer le monstre, clamaient-ils, sans lui cracher au visage et brûlaient même de lui arracher les yeux et le cœur avant l'exécution de la sentence. Puisque de toute façon il allait être écartelé, autant le livrer à la vindicte des familles des victimes plutôt qu'à la force des bœufs. Certains exigeaient que l'on prolonge l'agonie du condamné, afin qu'il souffre le plus longtemps possible en proie à la terreur de la mort. Ils voulaient qu'il ait le temps de se remémorer chacune de ses victimes et, devant l'horreur de ses crimes, sente jusque dans sa chair la torture du remords.